

OBSERVER LA SOCIÉTÉ ET EN PARLER...

Paul RABIBISOA-RAVOAY

Natif de la région sud-ouest, y ayant vécu et travaillé en permanence, devenu assistant de recherche en ethno-histoire en 1982, et membre de l'E.R.A. « Développement de l'élevage » en 1984, j'ai cru connaître assez ma société pour pouvoir l'interpréter sans trop de difficultés, et transmettre aux autres les résultats de mes recherches et de mes réflexions. Or, la réalité s'est révélée, très vite, complexe. Pour mes collègues chercheurs, étrangers à Madagascar ou à la région mahafale, j'apparais assez différent d'eux dans la mesure où je joue auprès d'eux le rôle d'interprète et/ou d'informateur occasionnel, soupçonné parfois de valoriser ma société. Pour les populations que j'étudie, je n'occupe jamais la même place. Quand je viens seul, je retrouve assez facilement la place qui est la mienne en tant qu'« enfant du pays ». Mais quand je fais partie d'une équipe de chercheurs, souvent les villageois me rangent dans le « camp de mes amis ». Parfois, ils m'appellent à l'écart pour me demander de plus amples informations sur l'objet de notre mission, ou pour m'avertir qu'ils n'évoqueront pas tel ou tel sujet.

Intégré dans une équipe de recherche qui travaille sur ma société, je suis un chercheur de l'E.R.A.), mais un intermédiaire complexe et ambigu.

I. — *Les joies de la découverte*

Ma société que j'ai cru connaître, je la découvre mois après mois.

Auprès des villageois, j'apprends des choses nouvelles, et je reçois la confirmation ou la vérification de mes hypothèses. C'est ainsi qu'à Androka, où je suis venu pour étudier la transhumance sous ses différents aspects, j'ai pu recueillir une masse d'informations sur l'histoire du peuplement de la région. Cela m'a permis de comprendre les rapports entre les Tevalinta et les Temilahehe/Temitongoa, et d'expliquer les liens très forts qui unissent les familles ou les lignages de deux de mes amis dont les rapports de parenté ne sont pas évidents au premier abord. A Itampolo où une grande sécheresse a sévi durant trois ans (1984, 1985 et 1986), nous avons suggéré aux villageois de s'adonner à la pêche, à l'exemple de leurs voisins Vezo, et cela afin de combattre la disette. Les Mahafale nous ont répondu qu'ils préférèrent pratiquer la culture sur brûlis, sur le plateau calcaire (entre Itampolo et Beahetse) plutôt que de « se rabaisser » en vivant de la pêche. Ces deux exemples, apparemment anodins, m'ont permis d'approfondir ma compréhension de la société mahafale.

Si le chercheur apprend, ainsi, beaucoup auprès des villageois, l'infor-

mateur que je suis auprès de mes amis chercheurs, découvre, en répondant à certaines de leurs questions, qu'il possède des connaissances implicites nombreuses. Il ne s'attardait pas sur ces dernières car il les a toujours considérées comme allant de soi. Or, dans les discussions menées au sein de l'équipe, il reconnaît qu'elles sont indispensables pour la compréhension de cette société mahafale.

Enfin, l'interprète mesure la difficulté de son rôle, et apprend cette fois-ci, auprès des « étrangers » pour parler de sa société. Que de fois il lui est arrivé de ne pas être satisfait de sa traduction, de penser qu'il n'a pas réussi à assurer la compréhension mutuelle entre le(s) villageois et le(s) chercheur(s). En effet, des concepts d'une culture n'ont pas leurs équivalents dans l'autre culture ; des choses pensées par l'une ne le sont pas par l'autre. Ainsi le traducteur peut-il être satisfait quand les autres chercheurs arrivent à saisir ce qui fait la spécificité de la culture mahafale.

populations mieux comprises par les autres, de les voir participer à la définition et au choix de leur avenir.

Observer sa société c'est faire l'effort de mieux la connaître avec ses faiblesses et ses ressources. En parler c'est espérer faire partager aux autres son attachement et son désir de voir cette société se développer en gardant et en promouvant ce qu'elle a de meilleur.